

## **Nous avons survécu pour que tu viennes à l'existence.**

Ce n'est pas sans émotion que j'ai accepté de postfacier le beau livre de ma cousine Michèle Goldstein.

Cousine ? Nous l'avons appris presque par hasard. Nous avons milité ensemble, quelques années, dans l'un de ces groupes soixante-huitards évoqués dans les pages qui suivent. Son pseudonyme était Varsovie, le mien Juillet (traduction française de Lipietz). Nous n'avons jamais fait le rapprochement. Au début des années quatre-vingt, elle fut nommée attachée culturelle à l'ambassade de Santiago-du-Chili, et m'invita à donner des cours dans les organisations non-gouvernementales qui fleurissaient sous la dictature. Sa mère, à qui elle avait fait part de cette invitation, l'informa que, si mon père s'appelait Georges et s'il habitait Vaucresson, nous étions cousins.

À vrai dire, cousins, nous l'étions d'assez loin : à la mode de Łódź. La cousine de mon père, Kryisia, avait épousé Lutek, un oncle de Michèle tout juste mentionné, au passage, dans ce livre. Mais se découvrir « cousin-cousine » changea profondément notre relation. Ce fut un ravissement, pour tous deux, de voir s'élargir notre famille. Je découvris la grande sensibilité artistique et littéraire de « la cousine ». Un jour, Jorge Narvaez, poète de la résistance chilienne et porte-parole du MIR (aile gauche de la résistance clandestine) se mit sous la protection de l'Institut français de Santiago et vint habiter chez elle.<sup>1</sup> J'eus l'honneur d'être témoin de leur mariage, dans la maison de Michèle, et de devenir, pour leur enfant et futur poète José-Simon Narvaez<sup>2</sup>, le seul Tonton vivant. Je me souviens encore de l'émotion du père de Michèle, au téléphone, quand il reçut le paquet de photos rapportées de ce mariage, avec le bébé, son petit-fils inconnu, dans les bras de Michèle.

Les qualités littéraires de Michèle éclatent dans ce livre dont j'ai pu suivre pas à pas l'élaboration, à partir d'un stock d'archives un peu mince : les « Lettres du ghetto », écrites par ses parents depuis le ghetto de Varsovie, ou juste à la libération. Ce ne sont pas les plus spectaculaires documents de ce genre : ce n'est pas le journal de bord d'un policier du *Jüdischer Ordnungsdienst*, ni d'un résistant du ghetto. Non, ces lettres sont extraordinaires par leur familiarité d'ordinaires « regroupés », qui échangent sur leurs angoisses et leurs espoirs, sur leurs maigres joies. *Nous attendons de vos nouvelles* : ce n'est pas seulement pour tourner la censure du Judensrat et des SS qu'il faut écrire que tout va bien, enfin, pas si mal, c'est aussi pour rassurer, encourager des êtres aimés. Et il faut bien trouver des prétextes à l'espoir et à la joie, et on en trouve, jusque dans le ghetto de Varsovie : comme la jeune fille Janka, future maman de Michèle, qui trouve ici son premier emploi, qui s'y plaît, qui s'y voit déjà faire carrière, Janka de plus en plus amoureuse de Stasio qui le lui rend bien, qui devient peu à peu l'homme de la famille...

---

<sup>1</sup> Il est l'auteur d'un ouvrage sur un prêtre « rouge », *El cura Marotto*. Il organisa à l'Institut un certain nombre de rencontres et séminaires avec les intellectuels chiliens de l'opposition démocratique.

<sup>2</sup> Auteur des fascinantes *Excursions nocturnes*, éd. Galalde, St Bonnet des Quarts, 2012.

Pas tout à fait ordinaires, ces regroupés, quand même : ils sont des fameux « Sept du bunker », dont Chaïm Goldstein (aucun lien familial) a déjà fait un autre livre<sup>3</sup>. Les parents de Michèle s'évadèrent du ghetto et survécurent à l'anéantissement en se réfugiant dans les égouts, jusqu'à l'arrivée des Soviétiques. Et une autre esquisse de trame romanesque se superpose au roman d'évasion : l'histoire de la tante Marysia, entrée au ghetto tandis que son mari Henio allait tester une solution lituanienne<sup>4</sup>. Arriveront-il un jour à se rejoindre ? Vaut-il mieux « rester ensemble » (leitmotiv de toutes ces lettres, et piège pour tant de Juifs au temps de la Shoah), ou vaut-il mieux accepter, par amour, que se sauvent ceux qui peuvent se sauver ? Les lettres, sur un ton discret mais déchirant, scandent le dilemme styronien de la tante Marysia, tout au long de la chronique qui sert de base à ce livre.

À ces documents d'époque, Michèle a su ajouter, mieux, combiner comme en un concerto, la mémoire du récit de ses parents, de l'amour naissant de sa mère et de son père à la Belle époque de Łódz, de son épanouissement dans le ghetto de Varsovie et les égouts, de leur choix de gagner la France après la guerre, de leur joyeuse pauvreté lyonnaise. Mémoire de mémoires, mémoires à eux, et surtout mémoire à elle : comment se combinèrent, dans l'âme d'une enfant, la volonté de vivre et le lourd devoir deviné d'être « fille de survivants ».

Quand je lus le livre achevé, mon premier choc fut la différence entre nos deux mémoires d'enfants de survivants, nés en France après la Guerre, et de Polonais, et de Juifs. Nos deux familles ne se connaissaient pratiquement pas, si ce n'est par l'intermédiaire de Krysia et Lutek. Miracle de la mémoire : c'est en écrivant ce livre que Michèle se souvint qu'elle était effectivement venue toute petite à Vaucresson et me fit une description fidèle de notre jardin. Mais les destins de nos deux familles d'immigrés juifs polonais en France, pourtant semblables au départ (la « bonne société de Łódz ») furent radicalement différents, même s'ils finirent par se recroiser par la double grâce de la méritocratie française et de Mai 68.

J'ai raconté, dans mon livre *La SNCF et la Shoah. Le procès Georges Lipietz contre État et SNCF*, l'histoire de mon père<sup>5</sup>. Venu en France avec sa mère divorcée et remariée en France à un autre Juif de Łódz dès avant la Guerre, il est déjà un parfait jeune Français lors de l'invasion allemande, aussi dépolonisé que déjudaisé quand il est arrêté par la Milice à Pau. La Pologne, pour lui, c'était les rares visites à son père resté là-bas. Père englouti dans le

---

<sup>3</sup> Charles Goldstein, *Sept dans un bunker*, Gallimard, 1967.

<sup>4</sup> Les deux complices du Pacte germano-soviétique, Hitler et Staline, envahissent la Pologne en septembre 1939. Lodz est dans la zone allemande, et très vite les nazis ordonnent aux Juifs de se regrouper dans des ghettos. Staline n'envahit la Lituanie qu'en septembre 1940. Et en Juin 1941, dès la première semaine de l'Opération Barbarosa contre l'Union soviétique, Hitler envahit la Lituanie. La « Shoah pour balle », l'assassinat des Juifs à la mitrailleuse et à coups de fusils, commence immédiatement sur les arrières de l'armée allemande : elle fera un 1 million et demi de victimes, mais avec le gros défaut d'obliger les bourreaux à regarder ce qu'ils faisaient... La conférence de Wannsee (janvier 1942) accélère encore la « Solution finale » : les ghettos déjà décimés par la famine et les épidémies sont vidés vers les camps d'extermination et leurs chambres à gaz (principalement Treblinka pour les Juifs du ghetto de Varsovie, Auschwitz pour la plupart des Juifs non originaires du Yiddishland). Mais, avant l'invasion de l'Union soviétique, on le constatera dans ce livre, il existe une marge de liberté : on peut voyager clandestinement, jusqu'en Lituanie, on peut s'envoyer des lettres codées pour déjouer la censure.

<sup>5</sup> Éditions Les Petits Matins, Paris, 2011.

ghetto de Varsovie, grand-père biologique qui n'existera jamais pour moi. Par ma mère française, je suis enraciné dans la terre du Morvan et dans la gouaille parisienne. A la maison, et déjà chez mes grands parents « polonais », on n'a jamais parlé que français. Mes seuls mots de polonais (*le juron K...*), je les ai appris en travaillant comme mineur dans le Pas-de-Calais. La Pologne, pour notre famille, c'étaient les lettres de Krisia et Lutek : lettres d'au-delà du Rideau de fer. C'étaient les paquets que mes parents leur envoyaient : tissus, savons, dentifrice, papier hygiénique etc., tout ce que le « communisme réellement existant » n'a jamais su fabriquer ou en tout cas distribuer. Quand le régime de Gierak libéralisa un peu la Pologne, mes parents purent leur rendre visite, et, vers mes 17 ans, nos cousins vinrent nous voir. Ils découvrirent (et moi en même temps qu'eux) la bonne cuisine française et les Châteaux de la Loire. Mon père, affectueusement, les appelait les Martiens...

Cette Pologne martienne d'au delà du Rideau de fer n'exista guère pour la famille de Michèle (même si elle se souvient que Krysia et Lutek passèrent aussi les voir à Lyon) : ses parents obtinrent l'asile en France à la Libération, et ils se blottirent tous ensemble à Lyon. Son livre nous parle d'une Pologne véritable mais engloutie, celle de « l'avant » et du « pendant » la Shoah, celle aussi de la mémoire, de « l'après ».

Michèle vécut son enfance et son adolescence dans une famille où l'on parlait encore polonais. Ce livre est aussi une réflexion profonde sur la traduction du polonais, sur ce que c'est « traduire », la nostalgie de la langue-source perdue, de sa gestuelle, de la part d'une professeure de lettres, épouse d'un poète chilien, et traductrice en français de la poésie latino-américaine. Michèle et sa famille s'intégraient portant avec ferveur dans la France de l'Après-guerre. Comme Romain Gary, elle devint une parfaite réussite de la méritocratie française, très jeune agrégée, diplomate, et soutien de la résistance (mais au Chili)... et aujourd'hui écrivaine française. Mais sa France baigne dans le souvenir charnel de l'immigration polonaise.

Plus différente encore est notre « mémoire juive », quoique nos deux familles fussent aussi « assimilées » l'une que l'autre, dès Łódź, comme l'étaient beaucoup de Juifs de cette ville. Pour des raisons que l'on comprendra en lisant mon livre sur mon père, je fus baptisé à la naissance et n'ai connu (un peu) que la spiritualité catholique. Ma généalogie juive, mon statut d'« enfant de survivant » ne se révéla véritablement à moi qu'avec le procès de mon père... à 54 ans ! L'hostilité, la rancune envers l'antisémitisme catholique (en particulier polonais) restaient néanmoins, chez nous, un impératif familial.

À l'inverse, les parents de Michèle prospéraient au cœur du Yiddishland, avec leurs nombreux amis et parents juifs, et ont vécu avec un douloureux étonnement, à l'arrivée des nazis, la découverte de l'antisémitisme profond de leurs domestiques et voisins polonais. Et, on va le lire, ce fut pourtant une vigoureuse et truculente commerçante polonaise catholique qui les sauva et les abrita un temps chez elle, entre le ghetto et les égouts, comme le fameux *Pianiste* de Polanski, Wladislaw Szpilman. La mère de Michèle, pour d'autres raisons encore, a conservé une tendresse pour les pompes du catholicisme. Non, tous les catholiques polonais n'étaient pas antisémites, non, ils ne furent pas tous complices de la Shoah... Et oui, on a fraternisé dans les égouts entre résistants nationalistes, catholiques, communistes, et juifs survivants. Au contraire de ce que répétait mon père.

En revanche, nos mémoires du « survécu » (à la Shoah) ont bien des points communs. Par définition, les « enfants de survivants » ont pour parents des Juifs pour qui l'immense tragédie

collective de la Shoah s'est finalement « bien terminée », si on ose l'écrire. Nos deux familles ne sont même pas « survivantes des camps de la mort », lourdes de la mémoire d'Auschwitz ou de Treblinka. Elles s'en sont tirées juste avant : elles n'ont « dépassé » ni l'étape du Ghetto, ni celle de Drancy. Grâce au courage, à l'esprit d'initiative, à la ruse de nos grands-parents et parents.

Il faut faire attention à la fausse impression rétrospective qui pourrait résulter de nos deux livres : qu'on pouvait échapper à la Shoah avec un peu de courage, d'esprit d'initiative et de ruse (au sens de la *métis* des Grecs, celle d'Ulysse dans *L'Odyssée*, qui fut longtemps le guide de la jeune Michèle pour imaginer l'histoire de ses parents). Un certain pourcentage de Juifs devait échapper à la destruction des Juifs d'Europe, parce qu'aucun processus historique, ni d'ailleurs biologique, ni même physique, ne se réalise à 100 %. Même la destruction des Juifs de Lituanie ne s'est réalisée « qu'à » 97 %. Pour être dans le bon pourcentage, il fallait essentiellement avoir eu de la chance, et d'abord celle de croiser la Résistance de *goys*, organisée ou spontanée. Certes, avoir du courage, de la force, de l'esprit d'initiative et de la ruse augmentait la probabilité de « saisir sa chance ». Et cette initiative exigeait le plus souvent de rompre avec le dogme, infiniment répété pourtant dans les lettres qu'on va lire, que « l'important, c'est de rester ensemble ». Dogme fallacieux, auxiliaire n°1 des criminels nazis et de leurs collaborateurs. Cette rupture est le noyau rationnel du « complexe du survivant », du mot horrible de Primo Levi, peu de temps avant son suicide : « *Ceux qui ont survécu ne furent pas les meilleurs, ce sont les pires* ». <sup>6</sup>

Et encore... On peut lire ces pages terribles et pourtant optimistes, sous la plume de Michèle et de ses parents, comme une subtile dialectique entre les choix tactiques de « se séparer pour tenter sa chance » et la volonté farouche, stratégique et finalement couronnée de succès de se retrouver tous ensemble. Au moins à l'échelle d'un petit noyau familial. Nos parents ne nous ont pas accablés du complexe du survivant, mais (implicitement) du principe : « L'important, c'était de survivre, pour vivre notre amour et que toi, tu viennes un jour à l'existence ».

Héritage lui aussi parfois lourd à porter, Michèle le dit admirablement, mais qui la poussa, elle à l'École Normale Supérieure, moi à Polytechnique, et nous précipita tous deux dans l'engagement politique, « *au nom de tous les enfants morts avant d'avoir fait des études, au nom de tous ceux qui n'ont pas pu laisser de descendance.* »

Je m'aperçois que j'écris « les Polonais et les Juifs », comme Michèle. Et elle ajoute, dans son tableau de Łódź avant-guerre : « et les Allemands » (pas les futurs occupants nazis : les Allemands de souche, vivant à Łódź, parfois juifs eux-mêmes). À première lecture, j'ai tiqué. Comme si les Juifs polonais n'étaient pas des Polonais de religion israélite ! Il faut pourtant se rendre à l'évidence : cette tripartition de Łódź allait de soi pour Wladyslaw Stanislaw Reymont et Andrzej Wajda dans *La terre de la grande promesse*. Comme elle allait de soi à Dantzig/Gdansk (où naquit mon père) pour Gunther Grass dans *Le Tambour*. Elle existait toujours pour mes amis de Solidarnosc : dans la semi-clandestinité du régime Jaruzelski et, peinés par mon agacement, ils m'invitèrent à vider l'abcès (et une bouteille de vodka), toute une nuit à Varsovie. Oui, il y avait bien eu trois peuples (et même plus) à se partager ce coin mal délimité de l'immense plaine nord-européenne, et comme le remarque Michèle, les

---

<sup>6</sup> Primo Lévi, *Les naufragés et les rescapés*, 1986, trad. Gallimard 1989.

Yiddishs étaient linguistiquement, culturellement et même socialement plus proches des Allemands que des Polonais. N'avaient-ils pas été importés là, chassés du Palatinat, par les Grands Ducs de Lituanie, pour occuper la fonction tertiaire de leur immense empire ?

Shlomo Sand constate que, lorsque naquirent les nationalismes, au dix-neuvième siècle, tous ces peuples en choisirent la forme « ethno-religieuse » et non la forme « civique » de l'Europe occidentale<sup>7</sup>. Peut-être d'ailleurs les Juifs polonais de la bonne société, non-sionistes, furent-ils les seuls, avec les Bundistes et les communistes, à souhaiter une nation polonaise « civique », ouverte à tous ceux vivant sur le même sol (dont l'Austro-Hongrois Joseph Roth garde la nostalgie dans *La crypte des capucins*) ? « De la bonne société » : cet antagonisme fut aussi un antagonisme social, comme entre bourgeois bruxellois francophones et domestiques flamands. Ici : entre bourgeois juifs et domestiques catholiques polonais, antagonisme qu'évoque ce livre dans la terrible scène du pillage de l'appartement familial par les domestiques, sous protection nazie...

Mais ce livre n'est pas une réflexion sociologique. Encore une fois, c'est un livre magnifique sur la mémoire. Et à ce titre un témoignage magnifique sur ce que peut la littérature.

Il n'y avait qu'une mince (mais poignante) « intrigue » à tirer de la documentation trouvée par Michèle dans une boîte, à la mort de sa mère : l'histoire de la tante Marysia et de l'oncle Henio. Le génie de Michèle est de lui avoir rendu chair, comme par la chaleur humaine d'une autre histoire, à travers sa mémoire, mémoire de mémoires : l'histoire d'amour parallèle de sa propre mère et de son propre père, restés ensemble au ghetto. Mais, loin d'une astuce de mise en scène, cette résurrection s'enrichit de sa propre réflexion sur son travail de mémoire à elle, confrontée à des mémoires parfois divergentes (comme lorsqu'elle compare les souvenirs du « bunker » de Chaïm Goldstein à ceux, agacés, de son père : une expérience que j'ai connue en rédigeant mon livre !)

Travail de mémoire infiniment plus riche qu'une reconstitution : l'introspection de son existence à elle, de sa naissance miraculeuse, écho d'un passé plus irrémédiablement anéanti que le passé de la plupart des humains. Pour elle, il n'y eut pas de jardin où elle a pu se dire « ici jouait aussi ma mère, enfant », il n'y eut pas de rivière où son grand père lui apprit à pêcher. Et pourtant un passé qu'elle peut faire revivre de sa plume, un passé infiniment présent, prégnant inconsciemment dans l'histoire de ses choix, de ses actes, de ses amours et de ses engagements à elle.

Mais ne sommes - nous pas, chacune et chacun d'entre nous, bien en amont du temps de la première madeleine chez une Tante Léonie, les fruits miraculeux d'un temps à qui nous devons et la vie, et ce que nous en faisons ?

Alain Lipietz

---

<sup>7</sup> Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé ?*, Arthème Fayard, 2008.